

L'ENTRETIEN DAVID COZETTE

« JE FAIS PARTIE
DES GENS QUI
S'INTÉRESSENT À LA
NBA À PARTIR DU
MOIS D'AVRIL. »

DAVID COZETTE

LA FURIE ET LA FOI

★ ★

DC : Culturellement, je pense que ce n'est un secret pour personne, mais je suis très basket



« ON EST ENCORE À SE
DÉSOLER QUE LA PRO
A NE PASSE PAS SUR
FRANCE 2, ALORS QUE
MÊME LE RUGBY ET
LE FOOT NE PASSENT
PAS SUR UNE CHAÎNE
HERTZIENNE ! »

... européen, clairement. Peut-être que si, dès le début, on m'avait dit « Tu vas commenter toute la NBA toutes les semaines » et que je découvrais l'Euroleague 10 ans plus tard, peut-être que j'aurais dit « C'est ridicule, c'est pas spectaculaire, c'est des salles de merde... » Le fait est que j'ai commencé par l'Euroleague, que j'en ai bouffé énormément, comme du championnat de France. Je commentais ponctuellement de la NBA pour dépanner, mais je ne me rendais pas compte de la différence de culture. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas et, entre un match d'Euroleague de saison régulière et un match NBA de saison régulière, je préfère 100 fois l'Euroleague. Je fais partie des gens qui s'intéressent à la NBA à partir du mois d'avril. Alors attention, je caricature un peu, mais de par ma culture, j'aime qu'il y ait « de la sueur et du sang » et je le ressens plus sur l'Euroleague que sur la NBA. Sauf à partir des playoffs NBA, où là on a l'impression que tout le monde élève son niveau de jeu.

REVERSE : Il y a quand même des joueurs ou des équipes NBA qui te séduisent plus et que tu suis durant la saison ?

DC : Oui, mais évidemment, ce sont celles dont le style se rapproche le plus de ce qui se fait en Europe. Il n'y a rien de plus insupportable qu'une équipe avec une star entourée de baltringues

qui va prendre 40 shoots, et peu importe si elle fait 1/40, elle va quand même les prendre. Et il y a des gens qui restent devant leur télé pendant trois heures pour regarder des trucs comme ça ! Les Spurs sont considérés comme étant une équipe chiantie par beaucoup, parce que Duncan n'est pas funky, mais tout ça est quand même très cohérent et il y a de plus en plus d'équipes comme ça. Avant, tu n'avais peut-être que deux équipes qui avaient un vrai collectif, alors qu'aujourd'hui toutes les bonnes équipes jouent de cette façon-là.

REVERSE : Ceci dit, Solo Diabaté a sorti des actions cette année qui n'ont pas grand-chose à envier à celles de NBA...

DC : Là aussi, ça participe à la différence de perception qu'ont les gens entre le basket américain et le basket européen. Quand on parle au grand public souvent on entend « Le basket français et européen, c'est ringard... » Alors que si on leur disait, qu'au bas mot la moitié - Jacques dit même les deux tiers - des joueurs NBA ne feraient pas la différence en Euroleague, les gens seraient prêts à sauter au plafond alors que c'est une réalité. Il y a une différence de perception énorme entre les deux. Canal a eu un rôle formidable pour la promotion du basket et, en même temps, a participé à la « ringardisation » du basket

français et européen. Parce que, ce qu'on voyait le mercredi matin sur Canal, c'était toujours un match formidable puisque tout était monté. Il n'y avait pas un temps-mort, pas un lancer-franc... Je veux qu'on monte le match Roanne-Chalon de vendredi dernier (match du 04/02/11 - ndr) sur 45 minutes, il y a plein d'actions fantastiques et à la fin il y a un dunk de dingue de Diabaté ! Même s'il ne faut pas se leurrer, parce que la NBA reste meilleure que les ligues européennes, peut-être qu'il y a quand même une distorsion entre l'écart réel et l'écart fantasmé entre ces deux univers.

REVERSE : Comment as-tu vécu les dernières campagnes des équipes françaises en Euroleague ? Les années précédentes, on avait un peu l'impression de voir toujours le même film...

DC : Mais même cette année encore. Même si Cholet a été séduisant, c'est toujours le film avec Bill Murray. Le basket français, c'est « Un jour sans fin » depuis 15 ans. Même si on s'est régalé à la Meilleraie, qu'on sentait que ça vibrail, que tout le monde était derrière, que les matches se tenaient, qu'ils ont battu une équipe qui était invaincue... derrière, il y aura toujours cette frustration finale de ne pas passer le premier tour. Moi je le vis mal à titre perso, parce que suis un passionné, mais surtout parce que

je sais ce que ça représente d'avoir ou pas une équipe française qui existe au niveau européen. C'est juste vital pour ce sport... et pour la télé. Nous sommes l'un des pays qui payent le plus cher les droits d'Euroleague. Entre les deux derniers contrats, on a baissé parce qu'on leur a dit « *Ecoutez, c'est simple, c'est nous qui payons le plus cher dans toute l'Europe et notre saison s'arrête au mois de janvier* ». Il y a des chaînes qui ne paient presque rien parce que personne ne veut diffuser la compétition chez elles, comme en Allemagne par exemple. Et donc l'Euroleague attend chaque année avant de dire « *Bon, bah on vous le donne alors, mais s'il vous plaît produisez les matches* ». On en est là. Alors que nous on paie des droits et que ça ne se ressent pas au niveau des budgets de nos équipes puisqu'elles ne passent pas le premier tour. A un certain moment il n'y a plus aucune cohérence économique à payer aussi cher un produit comme celui-là. Ça fait plusieurs centaines de milliers d'euros pour chaque victoire... ça fait cher.

REVERSE : Quelles sont les salles qui t'ont le plus impressionné par leur ambiance ?

DC : (Il sourit) En Grèce, forcément. Il m'est arrivé quand c'était vraiment brûlant, dans les années 90, de faire des commentaires avec trois flics derrière nous qui avaient mis leurs boucliers au-dessus de nos têtes pour éviter qu'on prenne de drachmes. Belgrade aussi, dans la salle Pionir. J'ai déjà raconté plusieurs fois cette anecdote à l'antenne, mais il y avait un panneau

« No guns » à l'entrée, ce qui est quand même assez surréaliste (rires). Et puis l'Istanbul des années 90, qui poussait plus que maintenant. Les grandes épopées de Limoges, que ce soit contre le Pana ou Efes Pilsen, c'était des trucs à avoir les poils qui se dressent sur les avant-bras. (Sourire)

REVERSE : On a l'impression que ça s'est quand même un peu lissé ces dernières années. Tu le regrettes ?

DC : Oui, parce que ça avait un côté complètement dingo que je trouvais plutôt rigolo et qu'on ne retrouve plus maintenant qu'à Belgrade. Là on sent encore une ferveur limite « *borderline* ».

REVERSE : Et en termes de niveau de jeu, est-ce qu'il y a un match en particulier qui te reste en tête ?

DC : Il y en a plein, mais la finale des Jeux de Pékin était quand même extraordinaire. Sinon, le match qui m'a marqué, c'est l'Argentine qui bat les Etats-Unis au Championnat du Monde en 2002. Je n'avais pas pu le commenter parce qu'il était prévu que je ne commente sur place qu'à partir des quarts, et ce match-là était le dernier match de poule. Le temps que je fasse le voyage, je suis arrivé là-bas l'après-midi et je n'avais pas encore mon poste commentateur, du coup j'ai vécu ce match en spectateur avec Alain Weisz qui était là également comme consultant. D'un côté, c'était frustrant, mais, en même temps, c'était sympa parce qu'on pouvait se lâcher (rires). Dans le même genre, le Grèce/Etats-

« SI ON DISAIT AUX GENS, QU'AU BAS MOT LA MOITIÉ DES JOUEURS NBA NE FERAIENT PAS LA DIFFERENCE EN EUROLEAGUE, ILS SERAIENT PRÊTS À SAUTER AU PLAFOND, ALORS QUE C'EST UNE RÉALITÉ. »



Unis au Japon m'avait aussi bien fait rigoler. Ça m'avait fait plutôt rire de voir Papaloukas, c'est-à-dire « l'antihéros absolu », qui arrive à venir à bout de monstres physiques comme ceux-là, c'était une leçon plutôt rigolote et assez ironique.

REVERSE : Au niveau des joueurs, tu te souviens de performances individuelles particulièrement folles ?

DC : (Il réfléchit longuement) Souvent, Jasikevicius m'a fait lever de mon siège, notamment aux Jeux Olympiques d'Athènes face aux Etats-Unis où il doit mettre une douzaine de points en 1'30. On sentait qu'il régnait sur le match et que rien ne pourrait lui arriver. Dans l'absolu, j'ai plus tendance à m'émerveiller devant un gars qui a la main chaude, que sur un dunkeur. C'est pour ça que j'adore Jaka Lakovic. Si je le croise dans la rue, je me dis qu'il n'a rien de plus que moi, mais sur un terrain... ok d'accord (rires).

REVERSE : Et des souvenirs d'interview cultes, tu dois en avoir aussi pas mal...

DC : (Pensif) J'aurais dû préparer (rires). Ah si, il y en a une qui avait bien fait rire Jacques, c'est quand j'étais allé interviewer Jean-Denis Choulet à la mi-temps d'un match d'Euroleague. Je suis conscient de mes limites au niveau du basket et donc j'évite les jugements. Donc je l'avais branché de manière très neutre en reprenant ce que Jacques avait dit sur la première mi-temps. Et là il me regarde du genre « *Ah ouais, tu dois être coach toi sûrement...* » Il m'avait mis une mine énorme en direct à ...

... l'antenne (rires). Après, on a réussi à en rire, mais, sur le coup, ça fait un peu bizarre. Mais mon interview la plus culte, c'était avec Jean-Marc Kraidy quand il était à Evreux. Je crois que c'était contre Nancy, il avait fait un show monumental. A la fin, je vais le voir dans les vestiaires et je lui dis « Alors ce soir, Jean-Marc, dire que vous avez été fantastique, ce serait un euphémisme ». Et là il explose de rire ! Il se marre, et puis il s'arrête et me dit « J'ai pas compris la question ». (Rires)

REVERSE : Avec les Bleus, quel est ton souvenir le plus fort ?

DC : (Tout de suite) Novi Sad, le match contre la Serbie. Tout y était résumé. D'abord, la Serbie, soit l'une des deux-trois meilleures équipes du monde à la maison, et, quatre-cinq jours après, la Grèce. Bref, le résumé du basket français, puisqu'on se dit « Oui, on a enfin une médaille », mais la France devait être 100 fois championne d'Europe cette année-là ! Donc mes deux plus forts souvenirs avec l'équipe de France, contrastés, c'est ça : la plus belle émotion face à la Serbie et, je me souviens que j'avais appelé ma femme après le match contre la Grèce, parce que jamais dans ma vie je n'avais été aussi abattu dans un cadre professionnel. J'étais au bord des larmes.

REVERSE : Ton duo avec Jacques fonctionne vraiment très bien et on sent qu'il y a une véritable affection du public pour vous. Si le basket était plus populaire, vous auriez sans doute vos marionnettes aux Guignols...

DC : Surtout que les caricatures seraient faciles à faire, pour Jacques comme pour moi (rires). De toute façon, on est un vieux couple puisqu'on passe autant de temps ensemble qu'avec nos femmes respectives. Je suis content quand je le fais marrer et lui c'est pareil. C'est tout con, mais c'est comme dans une relation amicale, à défaut d'être amoureuse, dans laquelle on essaie de surprendre l'autre et de le faire rire. Le meilleur compliment qu'on nous ait fait deux-trois fois, c'est des gens qui nous ont dit « Le match était tout pourri, mais on est resté avec vous parce qu'au moins on s'est marré ».

REVERSE : Et vous avez déjà eu votre moment à la « Roland-Larqué », avec des

« LE BASKET FRANÇAIS, C'EST "UN JOUR SANS FIN" DEPUIS 15 ANS. »

petites engueulades ?

DC : Jamais à l'antenne. Après, forcément il y a certaines fois où on va se chamailler pour des trucs ridicules et puis dès le lendemain, on se tombe dans les bras.

REVERSE : Il y a des joueurs qui arrivent en fin de carrière là et dont tu te dis qu'ils pourraient faire de bons consultants ?

DC : Laurent Sciarra, mais il est beaucoup trop cher (rires). Il est trop pénible dans ses négociations, donc ça ne se fera pas (il se marre). Sinon, pour être tout à fait honnête, on s'est rapproché de Vincent Collet. Avec l'entraîneur de l'équipe de France, c'est une sorte de deal gagnant-gagnant : lui, il voit les joueurs, nous, on est contents de pouvoir travailler avec lui... Donc il est possible qu'il fasse quelques trucs pour nous.

REVERSE : Plus largement, comment est-ce que tu vois les espoirs du basket français en matière d'exposition ? Tu penses qu'il y a toujours un coup à jouer ?

DC : On pourrait très bien, dans six mois de ça, avoir tous les bras au ciel parce que l'équipe de France aura fait 9 millions de téléspectateurs sur France 2. Il y a Joakim Noah dans l'équipe, il y a Tony Parker, s'ils vont en finale du Championnat d'Europe, ça sera racheté par France Télévision et ça fera 7 ou 9 millions sans aucun problème. Et la France sera derrière comme elle est derrière l'équipe de France de handball tous les ans. Mais quand le basket espagnol a passé un cap, c'est parce que la ligue a fait un truc tout

bête : elle a produit tous les matches et elle a donné les images à tout le monde. Ça ne coûte pas une fortune de faire ça. Si vous voulez exister sur les chaînes hertziennes, il ne faut pas imaginer que ce sera avec des matches. Ce sera dans « Stade 2 », « Sport 6 », « Tout le sport », et l'important c'est d'être présent tout le temps. Mais offrez la matière ! Ils ne vont jamais se dire « Tiens on va aller voir Roanne/Chalon ». Ça va pas ou quoi ? Qu'est-ce que « Tout le sport » va aller voir Roanne/Chalon ? Non, mais si, à la rédaction, ils ont les images du dunk de Diabaté, ils vont les passer. Il n'y a que comme ça qu'on peut réussir à les intéresser. J'avais lu dans *Maxi Basket* un article sur la médiatisation du basket, et tout le monde se lamentait encore du fait qu'on ne passe pas sur les chaînes hertziennes. Mais les gens ne se rendent pas compte que dans quelques années, il n'y aura probablement plus que le Tour de France, Roland-Garros et la finale de la Coupe de France de foot sur ces chaînes-là. Nous, on est encore à se désoler que la Pro A ne passe pas sur France 2, alors que même le rugby et le foot ne passent pas sur une chaîne hertzienne ! Qu'est-ce qu'on croit ? Qu'on va y passer alors que même le foot et le rugby ne le font pas ?!

REVERSE : Comment est-ce que tu juges le niveau actuel de Pro A ?

DC : (Il réfléchit) Pas trop mal. La clef, ce n'est pas le niveau, c'est que les matches se tiennent. On peut imaginer que le niveau a baissé un petit peu, vu qu'avant on existait plus en coupe d'Europe, mais pour le Championnat de France ce n'est pas gênant. On ne le prend pas en pleine figure en regardant un match le vendredi soir. Ce qui compte, c'est le scénario, la salle, les joueurs... le package, quoi.

REVERSE : Cette année, il y a pas mal de joueurs français qui s'illustrent, Amagou, Diabaté, Bokolo, Lauvergne, etc. Est-ce que vous sentez que ça booste un peu l'intérêt du public ?

DC : Nous en tout cas, on pense que c'est quelque chose de vital. Il faut qu'on pousse pour qu'il y ait des effectifs stables avec un maximum de joueurs français, même si on sera toujours réduit à les regarder partir. Mais au moins qu'on



DAVID COZETTE NE NOUS AVAIT PAS TOUT DIT.

Heureusement, Jacques Monclar était prêt à tout balancer.

Propos recueillis par Syra Sylva, à Pau

3 souvenirs mémorables :

- Le premier souvenir qui me vient à l'esprit, c'était en Turquie. Pendant le match Turquie-Allemagne, on ne s'entendait pas, on était à un mètre l'un de

l'autre. Et j'ai sorti « Y'a plus de mots, y'a plus de mots M. Ramirez », en reprenant un truc de « Papy fait de la résistance ». Et là David explose, on a un fou rire énorme où je suis obligé d'abandonner l'antenne et David aussi.

- Un autre souvenir mythique, c'était lors du dernier Euro pendant le match France-Croatie. Je donnais le résultat de Jean-Luc Monschau en disant que Nancy avait ga-

gné le tournoi de Bourges. Et là David enchaîne tout fier de lui « Enfin Jean-Luc, y'a pas de quoi se vanter de gagner contre des filles quand même ». Et là on explose de rire et on abandonne l'antenne. - Et un grand moment incontournable, c'est d'avoir commenté au Madison Square Garden avec l'équipe de France.

5 choses qu'on ne sait pas sur David

- On se donne toujours

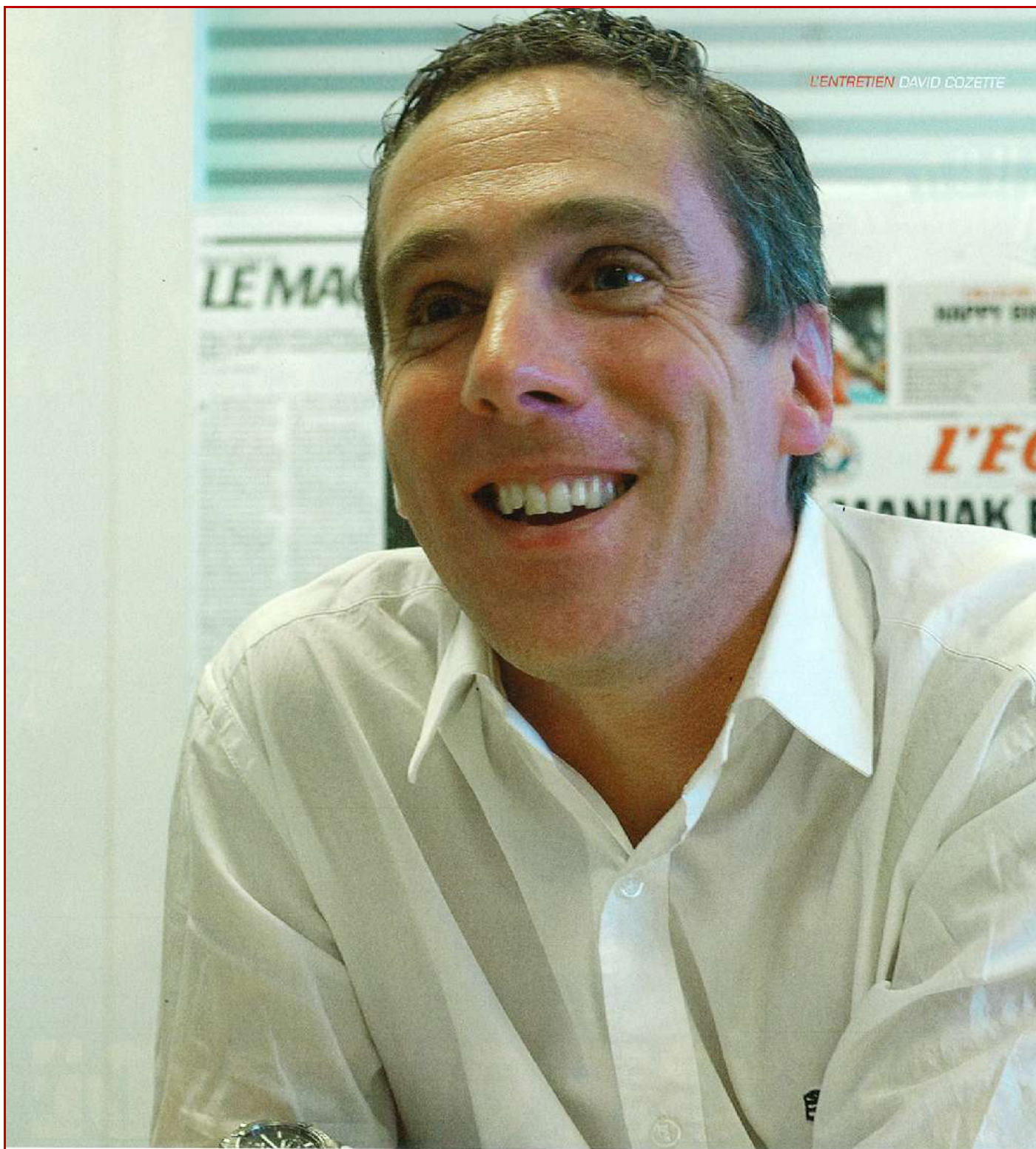
un coup d'épaule avant l'antenne.

- Je veux lui voler ses chaussures blanches ou dorées ou j'sais pas quoi. Il n'y a que lui qui les voit dorées. Il a un problème d'yeux et ça vous ne le saviez pas. Et il n'a aucun goût. (Rires)

- Il adore arriver limite pour son train ou son avion. Mais il ne les loupe jamais. Il arrive en filou.

- Il aime jouer au poker.

- Il adore ses filles.



ait le temps de les voir grandir, se développer, partir et si possible revenir en fin de carrière, comme ça a été le cas de Sciarra, Risacher, Foirest et d'autres. Si on peut avoir Boris Diaw en fin de carrière ou même Tony qui veulent se faire plaisir en terminant en France, ça ne serait que du bonus.

REVERSE : Croisons les doigts pour qu'il y ait un lockout alors. (Rires)

DC : Oui, mais j'ai peur qu'en cas de lockout, ils aillent plus jouer à Olympiacos qu'à Cholet (rires).

REVERSE : Par le biais de Jacques et par le fait que tu sois sur toutes les compétitions internationales, on vous sent très proches des joueurs. Est-ce que ce n'est pas dur de

se remotiver à chaque nouvelle compétition, quand on voit que le scénario est quasiment toujours le même ?

DC : Mais c'est ça la passion (il sourit). Comme je l'avais dit une fois « *Je commente sous Prozac* » (rires). Chaque année, on y croit. Là, la Lituanie, on y croit et on est au taquet. Peut-être qu'on va revenir encore en pleurant en septembre, mais si on n'a pas cette passion, au bout de 15 ans, ça ne marche plus. Il faut faire autre chose. Mais quand on entend les joueurs, on a l'impression qu'il suffit de faire l'équipe au complet pour qu'on puisse aller aux Jeux. Alors qu'on peut finir premier de la poule, être en quarts et croiser avec la Croatie ou la Slovaquie et perdre de trois points pour finir 7^{ème}.

Ça fait un petit peu peur. Avec Jacques, on s'est fait la liste des grosses équipes pour rire, et à la fin on ne rigolait plus du tout. Tu as quand même 10 équipes qui peuvent espérer aller en finale : Russie, Croatie, Slovaquie, Serbie, Grèce, France, Lituanie, Espagne, Turquie et l'Allemagne qui pourrait avoir Nowitzki. Et toutes auront la meilleure équipe possible.

REVERSE : Et en plus, il y en a six sur les dix avec lesquelles on croise...

DC : C'est l'éternelle malédiction du basket français (rires).

REVERSE : Mais optimiste, quand même, pour la Lituanie ?

DC : (Il rit) Oui, oui, évidemment. A un moment, il faudra bien que ça s'arrête cette loi des séries. ●